

LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

Organe de l'Archevêché et de toute la Province Ecclésiastique
de Saint-Boniface

Paraissant le 1 et le 15 De Chaque Mois

VOL. I.

1 OCTOBRE, 1902.

No. 13

SOMMAIRE :—Lettre de Mgr Taché. Les Œuvres du Diocèse. Jardin de l'Enfance. Ecole Apostolique Taché. Nos Étudiants Manitobains. Un Appel. Thibaultville. La Race Française. La Leçon des Recensements. Ding ! Dang !

MONSEIGNEUR TACHE.

(Suite)

VII.—QUATRIÈME LETTRE DU FRÈRE TACHÉ A SA MÈRE PENDANT
SON VOYAGE A LA RIVIÈRE ROUGE.

Sault Sainte-Marie, 18 juillet 1845.

Bonne Maman,

Voici enfin nos vœux accomplis ; hier à midi, après un voyage de deux mois et quelques heures, nous sommes arrivés au poste que le ciel nous avait destiné dans sa bonté. Monseigneur, M. Belcourt, M. Mairand et les bonnes Sœurs Grises nous ont reçus avec une bonté et une cordialité toute spéciale. Notre voyage a été des plus heureux, aucun accident ne nous est arrivé, nous avons tous joui d'une santé heureuse. Moi, en particulier, je n'ai pas eu

une heure de maladie. Nos hommes trouvent que j'ai engraisé ; je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est que je suis bien, et le voyage me prouve que je puis endurer toutes les fatigues des missions sans inconvénient. Je suppose que vous avez reçu les trois lettres que je vous ai adressées en route ; la dernière était écrite du Sault Sainte-Marie.

Nous laissâmes le poste ce jour-là même après une forte pluie ; il était déjà tard, le vent soufflait avec violence.

À peine étions-nous en route que la pluie vint nous assaillir, et force nous fut d'aller camper du côté américain, dans une espèce de marais où il fallut faire de la terre neuve pour placer les tentes. C'est le plus chétif campement que nous ayons eu de tout le voyage et la Providence semblait ne nous avoir fait jouir de l'aimable réception de M. Ballender que pour nous faire sentir plus vivement l'inhospitalité des forêts américaines. Quoi qu'il en soit, après un copieux souper fait avec d'excellent poisson blanc, nous reposâmes bien, au bruit de la pluie et du tonnerre. Le lendemain, le vent ne nous permit pas de faire plus de deux lieues, mais il faisait beau temps et nous avons un très beau campement. En somme, il nous fallut treize jours et demi pour passer le Lac Supérieur ; sur ces treize jours et demi il y en eut cinq de *dégras*.

Le Lac Supérieur est d'une majesté imposante à cause de l'immense étendue d'eau qui le compose ; c'est une mer où la vue se perd dans un lointain dont il ne lui est pas permis d'atteindre les limites. Ses eaux sont d'une limpidité telle que l'on peut voir les objets à trente ou quarante pieds de profondeur. Cet immense bassin nourrit une quantité extraordinaire de différentes espèces de poisson. On a pris jusqu'à 10,000 harengs en deux coups de seine, 5,000 blancs dans une journée ; il y a des truites qui pèsent jusqu'à 90 lbs. Le poisson blanc, surtout dans ce lac, est d'une qualité supérieure.

Ce qu'il y a de désagréable, c'est que les rives de ce lac sont d'une *stérilité indécente* ; la végétation est quelquefois nulle et le plus souvent bien chétive. A la fin du lac, il y a un passage

dangereux, c'est la Baie du Tonnerre. Nous nous rendîmes là un lundi au matin ; le vent s'opposa à notre traversée ; nous campâmes dans la petite île aux Lièvres. Le matin, le même vent nous cloua à la même île toute la journée. Le mercredi, notre guide, après avoir passé la nuit debout à attendre un moment favorable, donna le signal du départ vers les cinq heures. Nous nous hâtâmes de faire nos paquets et d'embarquer. Nous étions à peu près à une lieue de terre lorsque le vent redoubla d'efforts ; chaque lame en se brisant sur notre petite embarcation nous amusait d'une façon un peu désagréable ; un silence profond régnait parmi nous. Nos voyageurs, ordinairement si gais, étaient en ce moment tristes et mornes. Nous n'entendions que le bruit des vagues et des avirons ; nous nous consumions en efforts presque impuissants ; nous avions encore deux lieues pour gagner terre : ce fut le moment le plus pénible de tout le voyage.

Nous chantâmes l'*Ave Maris Stella* pour attirer la protection de Celle que tout le monde se plaît à nommer la protectrice des affligés ; puis chacun fut libre d'invoquer le saint auquel il avait le plus de confiance. Je crois que Sainte Anne passa un mauvais moment, car c'est la sainte favorite de la Sœur Wittman et la bonne Sœur avait une peur telle qu'elle avait déjà fait son dernier acte de contrition. Quant à moi, je ne craignais pas seulement, je n'aurais pas aimé à voir redoubler le vent, car alors il y aurait eu un danger bien éminent. Enfin, après quelques heures d'efforts vigoureux, nous nous tirâmes de ce mauvais pas et nous fîmes sans regret nos adieux au Lac Supérieur. Après avoir passé quelques heures au joli Fort William, nous en repartîmes le soir, et après 25 jours de marche par des rivières, des lacs, des portages et des rapides qui tous se ressemblent plus ou moins, nous entrâmes dans la Rivière Rouge. C'était dimanche, vers les 9 heures. Le R. P. Supérieur nous dit la messe ; nous eûmes le bonheur de faire la sainte communion.

La Rivière Rouge est une belle rivière ; ses rives sont peuplées d'habitants qui vivent assez bien. Les terres sont excellentes ; tous les grains y viennent facilement et il y a cette année une très belle récolte de blé. Les viandes abondent ainsi que tout ce qui sert à la vie ordinaire. Les maisons en général ne sont pas belles, il y en a pourtant quelques-unes. A chaque pas que nous faisons dans cette rivière, le cœur me battait d'une bien vive émotion :

j'éprouvais un sentiment que je ne saurais définir, je ne dormis pas la dernière nuit. La pensée que j'arrivais à l'endroit pour lequel j'ai laissé tout ce que j'ai de cher au monde me dominait puissamment. Enfin, hier avant-midi, il nous fut donné de voir l'église de Saint-Boniface. La cathédrale est une belle et grande église, mais elle n'est pas encore achevée. Le palais épiscopal est une belle grande maison qui ferait envie à plus d'un curé canadien ; l'ameublement, sans être très riche, est néanmoins très confortable ; tout ici me plaît beaucoup, mais surtout le cœur de ceux avec lesquels je me trouve. Les Religieuses, en attendant que leur maison soit prête, logent dans le *palais* de Monseigneur, et ces bonnes Sœurs ont déjà pris de nous un soin presque maternel. Réjouissez-vous donc, ma bonne maman, du sort qui m'est échu ; notre position ici est très agréable. Puis il y a un bien immense à faire. Le zèle des missionnaires qui sont ici, ne peut pas suppléer au nombre qu'il faudrait, en sorte que l'établissement d'une communauté religieuse est une œuvre toute providentielle. Puis, sous le rapport temporel, il n'y a pas à souffrir le quart des peines que l'on suppose. Ce genre de vie peut paraître étrange à ceux qui ne l'ont point embrassé ; mais on s'y fait avec une facilité étonnante, et ce qui dans le principe pourrait paraître fort désagréable, devient bientôt ou indifférent ou agréable. J'ignore quand j'aurai le bonheur d'être fait prêtre ; ce sera peut-être bientôt. priez beaucoup, ma chère maman, pour que je puisse correspondre à tant de grâces qu'il plaît à Dieu de me départir. Je n'ai pas besoin, maman, de vous dire que quelque agréable que soit ma position, je n'oublie point ceux que j'ai laissés au pays, non. Le désir de travailler au salut de mes semblables a bien pu me faire faire un sacrifice immense : mais Dieu n'exige pas que l'on foule aux pieds les sentiments de la nature ; aussi, je les nourris, je les entretiens, ces sentiments ; et tous les jours, bien des fois par jour, le souvenir de ma mère vient faire battre mon cœur d'une émotion qu'il n'éprouve qu'en pensant à elle. J'ai redit votre nom à toutes les rives des rivières et des lacs que j'ai traversés. Dans l'impossibilité où nous sommes de nous voir, retrouvons-nous tous les jours dans nos prières ; et puisque c'est Dieu qui nous sépare, que ce soit lui aussi qui nous réunisse.

J'aurais désiré vous envoyer un itinéraire plus détaillé et plus soigné, mais le temps me manque : je le ferai par la prochaine occasion. J'aurais aussi désiré écrire au bon M. Pépin ; mais la même

raison m'en empêche. Faites-lui en, s'il vous plait, mes excuses en lui présentant l'expression de mon respect et de mon attachement. Saluez aussi avec toute l'affection possible la bonne tante Renome, Melle Labrière et les autres personnes que vous savez m'être chères. Demandez-leur le secours de leurs prières : j'en ai un besoin tout spécial, car on peut bien laisser son pays, mais on se laisse pas soi-même.

Des deux paires de lunettes que j'avais, j'en ai perdu une et j'ai cassé l'autre, en sorte que je suis sans yeux ; c'est pourquoi je vous prie de m'envoyer le printemps prochain une paire de lunettes montées et trois paires de verres. J'aimerais aussi à avoir une paire de *bons* rasoirs, les miens sont vieux. Puis s'il monte des missionnaires, vous pourrez me faire une collection choisie de graines, tant de fleurs que de certains légumes d'avance et autres choses de cette espèce. Il y a ici de quoi faire un très beau jardin ; mais il n'y a que le terrain.

Nous pouvons nous procurer ici les étoffes pour soutanes et autres objets presque aussi facilement qu'à Montréal. Ainsi point d'espoir de pouvoir racheter les fautes passées par la pénitence, puisqu'il n'y a pas de misère à goûter. Le P. Aubert et les bonnes Sœurs se recommandent à vos prières et vous présentent leurs respects.

Je ne pourrai pas vous écrire avant le printemps ; peut-être, pourtant, dans le cours de l'hiver ; mais soyez persuadée que si mon corps est loin, mon cœur est bien près de vous et que si les communications sont difficiles, j'y suppléerai par la pensée, en me reportant souvent avec vous et en priant le ciel qu'il donne à ma mère des jours longs et heureux. Puis, maman, quand il nous sera donné de nous réunir, quel bonheur pour vous d'embrasser un fils qui vient de travailler pour son Dieu et quel bonheur pour moi de revoir la meilleure des mères ! En attendant cet incomparable plaisir, adieu, bonne maman, priez beaucoup pour moi, écrivez moi bien longuement et croyez-moi toujours votre fils tout dévoué.
Adieu.

ALEXANDRE.

P. S.—Je n'ai pas été indifférent à la circonstance de notre ar-

rivée ici, le 25 d'août (1) ; c'est votre fête et celle de ce cher Louis ; c'est aussi celle de la Supérieure des Religieuses ici. En lui faisant mes souhaits et félicitations, j'aurais bien désiré les faire à ma bonne maman ; mais ne le pouvant pas, j'ai été obligé de me contenter de prier pour elle. J'ai, ce me semble, ce jour-là dit mon office avec un contentement tout particulier, car, voyez-vous, la distance n'y fait rien, je vous aime toujours. Sur le Lac Huron la même circonstance s'est trouvée par rapport à la Saint Henri, je ne l'ai pas laissé passer avec plus d'indifférence.

Tout à vous.

ALEXANDRE.

“ Les Œuvres du Diocèse de Saint-Boniface. ”

Comme une quête se fera désormais dans le diocèse, à l'occasion de la visite pastorale, pour les œuvres diocésaines, plusieurs seront heureux d'apprendre en quoi consistent ces œuvres.

I.—LE CLERGÉ.

Il y a les frais de séminaire et même de collège pour plus de douze séminaristes et quelques collégiens dont il faut payer la pension et pour lesquels il faut souvent faire bien d'autres dépenses (habits, livres, voyages).

Il y a aussi les secours à donner aux prêtres dans les missions pauvres. La vie de quelques-uns d'entre eux est vraiment héroïque, car ils n'ont guère que la nourriture et le vêtement. Ils peuvent vraiment dire comme les apôtres : *Habentes autem alimenta, et quibus tegamur, his contenti simus* (I. Tim., VI., 8).

II.—MISSIONS PAUVRES.

Il y a à aider à la constructions de nouvelles chapelles là où la population ne peut guère assurer, seule, ce fardeau. Les demandes

(1) Fête de Saint Louis. Madame Taché s'appelait Louise-Henriette.

de secours viennent de tout côté et plutôt à Dieu que l'on aidât davantage ; les paroisses s'établiraient plus rapidement : avec quelques ressources on pourrait fonder deux ou trois paroisses nouvelles chaque année.

Les nouvelles colonies galiciennes, polonaises et ruthènes ont bien besoin de chapelles, et quelques secours donnés, en temps opportun, à chaque colonie (il y en a une vingtaine au moins) feraient un bien immense et rapprocheraient ces peuples étrangers et défiant de l'autorité diocésaine et les maintiendraient dans la vraie foi.

III.—MISSIONS SAUVAGES.

Outre les missions déjà établies et grevées de dettes, il y a une nouvelle mission à fonder au Lac Lacroix sur les bords de la Rivière Nelson dans le Territoire de Keewatin non loin de Norway House.

En moins d'un an, plus de cent néophytes maskégons et cris ont été baptisés. Il faudrait bâtir une chapelle et une école pour affermir et développer davantage cette belle œuvre d'évangélisation confiée au R. P. Bonald, O.M.I.

IV.—ŒUVRES DE CHARITÉ.

- (a) L'orphelinat des garçons à Winnipeg.
- (b) L'orphelinat des filles à Saint-Boniface.
- (c) La " Crèche " à Winnipeg et à Saint-Boniface.
- (d) L'hospice pour les vieillards à Saint-Boniface.

Que l'on sache bien que ces quatre institutions ne vivent absolument que d'aumônes !

De plus, sans les secours donnés à l'Hôpital de Saint-Boniface et à la Maternité de Winnipeg par des âmes charitables, souvent étrangères à notre foi, ces deux institutions ne pourraient par supporter les charges énormes qui pèsent sur elles malgré les allocations reçues du gouvernement. Elles ont dû assumer des dettes énormes dont elles paient les intérêts mais qui retardent leur développement.

Les mêmes institutions dirigées par les " Protestants " reçoivent

beaucoup plus que les nôtres et du Gouvernement et des particuliers, et cependant elles crient toujours : famine !

V.—PUBLICATIONS DIOCÉSAINES.

La publication des documents officiels venant de Rome et de l'archevêché constitue une dépense de plus en plus considérable, surtout en ces dernières années, et ces dépenses ne peuvent qu'augmenter.

VI.—ŒUVRE DES MAITRESSES D'ÉCOLES CATHOLIQUES POUR LES ÉCOLES FRANCO-ANGLAISES ET AUTRES.

Il faudra nécessairement ajouter au travail utile et même si nécessaire des couvents, un travail spécial et nouveau pour utiliser la nouvelle "Ecole Normale de Saint-Boniface" en faveur des écoles bilingues, surtout pour porter secours aux populations catholiques étrangères récemment venues dans le pays. Il faudra préparer des maîtresses catholiques diplômées. Mais, la plupart des petites filles qui seront recueillies à cette fin appartiendront à des familles pauvres et il s'agit dès maintenant de trouver les moyens de les nourrir. La pension de chacune de ces jeunes protégées coûtera, au moins, six piastres par mois. De plus, les religieuses qui désireront se préparer aux diplômes ou brevets seront heureuses de trouver une maison religieuse où elles pourront étudier et vivre sous une règle !

C'est l'avenir de l'Eglise Catholique qui est en jeu, puisqu'il s'agit de sauver des centaines et même des milliers d'enfants, menacés d'être jetés dans des écoles protestantes ou des écoles sans Dieu !

Or, pour supporter *toutes ces œuvres*, la Corporation Archiépis-copale n'a aucun autre revenu que \$800 de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, les componendes et le dix pour cent des bancs, et ces revenus ne suffisent certainement pas. Que de demandes sont accueillies par un refus bien pénible ! et, chaque jour, les demandes augmentent ! Si les RR. SS. Grises et les RR. SS. de la Miséricorde ne qu'étaient pas dans les paroisses, il faudrait fermer les deux Orphelinats et les deux Crèches.

Comment, avec de telles charges et de si minces ressources, faire face aux nécessités même les plus pressantes ? Inutile de dire qu'il faut se résigner à voir les œuvres languir, tout en espérant de meilleurs jours.

Malgré cela, la bonne réputation financière du diocèse est telle que nous recevons tous les jours des lettres très pressantes, de toutes les parties du monde, mais *surtout de l'Italie*, et ces lettres nous supplient d'aider à la construction de temples magnifiques ou à soutenir des institutions de charité ou d'éducation !! Nous sommes en détresse, comment aider ceux qui nous tendent la main !!

Dans les missions sauvages et dans plusieurs missions chez les blancs, les missionnaires imitent Saint Paul en travaillant de leurs mains. Ils construisent eux-mêmes ou ils cultivent la terre.

Quoi qu'il en soit, le pays a de l'avenir et il se développe. La générosité des fidèles et des emprunts auxquels nous faisons honneur en payant de cinq à six pour cent, nous permettent de progresser lentement. Une diminution d'intérêts et quelques secours de l'étranger nous permettraient de doubler, de tripler même nos œuvres et de faire un plus grand bien !

Dieu veuille que nous soyons compris et dans le pays et à l'étranger et que la parole du Bon Maître soit mieux connue ! " Il est plus doux de donner que de recevoir."

Oremus pro benefactoribus nostris.

Prions pour nos bienfaiteurs.

Jardin de l'Enfance.

BUT : FAVORISER LES PETITS GARÇONS N'AYANT POINT FAIT
LA PREMIERE COMMUNION.

On appelle ici une institution pour les *jeunes garçons appartenant à des familles à l'aise et n'ayant point fait leur première communion.*

Ces enfants prennent leurs repas et couchent à l'Hospice Taché,

dirigé par les RR. SS. Grises, puis ils vont à l'Ecole Provencher, dirigée par les RR. Frères de la Société de Marie, de Paris.

S'adresser à la

RVDE SŒUR POMINVILLE,

Supérieure.

Hospice Taché, Saint-Boniface.

Ecole Apostolique Tache.

BUT : FAVORISER LES VOCATIONS SACERDOTALES DES ENFANTS
DE BONNES FAMILLES PEU FAVORISÉES DE
LA FORTUNE.

C'est une institution pour les *jeunes garçons qui ont déjà fait leur première communion, qui montrent des dispositions pour le sacerdoce et qui ont été acceptés par Mgr l'Archevêque comme petits séminaristes.*

Ces jeunes gens prennent leurs repas à l'Hospice Taché, mais ils couchent au Collège de Saint-Boniface dont ils suivent les cours.

La pension est de 70 piastres par année, et il faut payer en outre 40 piastres au collège si le jeune homme n'est pas hoursier.

S'adresser à

SA GRANDEUR MGR L'ARCHEVEQUE.

Nos Etudiants Manitobains.

A L'ECOLE POLYTECHNIQUE DE MONTREAL.

MM. Elzéar Beaupré et Marius Cinq-Mars, de la ville même de Saint-Boniface, sont arrivés, l'un premier, l'autre second, lors des concours de leur première année d'étude.

M. le Ministre des Travaux Publics, l'Hon. I. Tarte, a donné une nouvelle preuve de son patriotisme en donnant de l'occupation à ces deux excellents jeunes gens durant leurs vacances qu'ils ont passées avec un parti d'arpenteurs dans la Province de Québec.

Ces deux messieurs ont fait un cours classique complet au Collège de Saint-Boniface.

Un Appel.

MAITRES D'ÉCOLES POUR LES MISSIONS SAUVAGES.

Le Département des Sauvages et les Missionnaires demandent un maître ou une maîtresse d'école pour chacun des endroits suivants :

10.—“*Rivière Poule d'Eau*” (Water Hen Reserve) près du Lac Winnipigosis.

20.—“Standjicoming” sur les bords du Lac La Pluie, près du Fort Francis.

30.—“Ebb & Flow” sur les bords du Lac Manitoba.

Ce sont des écoles du jour (Day Schools). Le salaire est de 300 dollars par an.

C'est le Gouvernement Fédéral (Département des Indiens) qui paie ce salaire régulièrement, tous les trois mois.

Les vacances durent un mois, quelquefois deux.

Parfois, le maître d'école reçoit 50 dollars pour la distribution de la farine et du (*baum*) aux sauvages.

Il faut vivre au milieu des Sauvages ou des Métis, mais on sera bien traité, et une personne du sexe y sera presque aussi en sûreté que dans un couvent.

La pêche et la chasse offrent un passe-temps utile et agréable.

S'adresser au T. R. P. Prisque Magnan, Vicaire des Missions, Eglise Sainte-Marie, Winnipeg, à M. A. Bétournay, Saint-Boniface, ou à l'archevêché.

“ THIBAULTVILLE. ”

Thibaultville, près Sainte-Anne-des-Chênes,
1er juillet, 1902.

Le 28 juin dernier, le R. M. R. Giroux, curé de Sainte-Anne, est venu nous dire la Sainte Messe dans notre maison d'école. Sa visite nous a été d'autant plus agréable qu'elle coïncidait avec l'examen des enfants.

Outre la population actuelle, qui est déjà nombreuse, nous attendons, d'ici à l'automne, un bon nombre de familles, ce qui nous donne l'espoir de posséder au milieu de nous un prêtre résident.

Au milieu des inquiétudes et des sacrifices inhérents à un nouvel établissement, le clocher et la présence du prêtre réjouissent et réconfortent le cœur, et remontent le courage.

Mais vous me demanderez peut-être, ami lecteur, pourquoi notre localité porte le nom de “ Thibaultville ” ?

Le voici en deux mots, et vous verrez que cela intéresse les gens de Saint-Boniface.

Non loin de notre école, au nord de la “ Route Dawson,” l'œil aperçoit une épinetière qui porte encore le nom de “ Epinetière de M. Thibault,” parce que c'est dans cette vaste et riche forêt que M. Thibault, sur la demande de Mgr Provencher, est venu avec des hommes couper le bois de la première cathédrale de Saint-Boniface. C'est donc un souvenir du vénérable M. Thibault, de ce missionnaire-bucheron, que M. le Curé de Sainte-Anne a donné à notre établissement naissant le nom de Thibaultville. Il a voulu par là honorer la mémoire de ce pionnier intrépide, au cœur si apostolique, le doyen des missionnaires appartenant au clergé séculier de la Rivière Rouge.

Comme LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE ont été fondées comme cloches du colon, aujourd'hui nous prenons la respectueuse liberté de les faire résonner et carillonner en faveur de notre jeune mission de Thibaultville, où le colon, peu favorisé de la fortune,

trouvera tous les éléments qui contribuent, avec le courage, le travail et la persévérance, à se procurer une honnête et paisible aisance.

UN AMI DES COLONS.

LA RACE FRANÇAISE.

Nous avons vu dans un article précédent :

1o. Que les 60.000 Canadiens-français de 1760 ont dépassé le chiffre de *deux millions et demi* (dans cinq ans nous serons trois millions) en 1901.

2o. Qu'ils ont doublé leur nombre à tous les 26 ans.

3o. Qu'ils se sont accrus au taux de 27 et une fraction par mille.

Des recherches récentes de 20 ans en arrière dans les registres de vieilles paroisses rurales, nous prouvent que le nombre des baptêmes a doublé celui des sépultures *de tout âge*, avec une petite fraction en plus.

Donc pour avoir une augmentation de vingt-sept et demi par mille, il a fallu enregistrer 55 naissances par mille habitants, c'est-à-dire, une naissance par 18 environ, et une mortalité par 36.

Ceci posé, il est facile de voir, à l'aide des recensements, les pertes que la Province de Québec subit à chaque décade.

Prenons un comté en dehors des villes.

Le recensement de 1881 donnait 16,000 habitants; celui de 1891 devra nous donner, par le seul fait de l'augmentation naturelle : 20,300 ; celui de 1901 : 25,400 ; en 1907 (26 ans plus tard) : 32,000.

Pendant, dans les comtés où il n'y a pas de colonisation à faire, on est toujours sûr de trouver—à quelques centaines près en plus ou en moins—le même nombre d'habitants à chaque 10 ans.

Où sont allés les 4,000 ou les 10,000 qui manquent ? Il faut les trouver, car ils sont quelque part.

Nos nombreuses sociétés de Saint-Jean-Baptiste pourraient nous le dire.

Beaucoup de comtés sont *remplis*. Ils ont un nombre suffisant de cultivateurs, d'artisans, de marchands, de docteurs, etc., etc., l'accroissement de la population doit s'éloigner ou crever de faim. Une paroisse de 2,000 âmes fournit, chaque année, une moyenne de 110 baptêmes et 55 sépultures de tout âge, dont probablement 35 sont celles d'enfants. Il y a donc une augmentation annuelle de 75 enfants dont 20 vont remplacer les grandes personnes mortes, pour tenir la paroisse au même chiffre. Où vont aller les 55 autres, dont 27 ou 28 garçons ?

Il doit y avoir dans cette paroisse au moins autant d'adolescents depuis l'âge de 16 ans à 22 qu'il y a d'enfants depuis l'âge de 7 ans à 13 (période de 6 ans).

Le recensement nous dit que les adolescents ne sont plus dans la paroisse. Sont-ils établis dans les autres paroisses de la Province de Québec ? Les chiffres disent bien haut : mille fois non.

Il me semble qu'un discours patriotique à faire, pour les orateurs du 24 juin, serait celui-ci :

Mes Chers Comparoissiens,

Il y a dans cette paroisse une centaine de jeunes gens qui doivent nous quitter. Où vont-ils aller ? Là où les pousseront l'occasion du moment, l'entraînement de la camaraderie, les chances d'un succès que l'expérience a qualifié du nom de déception. Vous êtes fils de cultivateurs, braves jeunes gens ; vous avez été témoins depuis votre enfance de la paix, de la tranquillité, du bonheur dont ont joui vos parents et que vous avez partagés dans une si large mesure.

Vous pouvez faire ce qu'ont fait vos pères ou vos grand'pères, vous pouvez être les fondateurs d'une paroisse canadienne-française catholique. Je vois dix pères de familles ici qui peuvent aider un de leurs enfants au montant de 300 piastres ; la société de Saint-Jean-Baptiste se fait le protecteur d'un autre ; nous allons trouver

dans les quatre paroisses environnantes au moins 20 jeunes gens qui vont s'unir à vous. Parlez de la chose entre vous et dimanche prochain il y aura réunion, chez moi, des jeunes gens sérieux qui veulent être autre chose que les valets des autres. Chaque paroisse des alentours va en faire autant. Dans un mois, il y aura une assemblée générale dans la salle du cercle agricole où nous consulterons les aptitudes d'un chacun et déterminerons le lieu à choisir. Si, dans la suite, nous en trouvons seulement 20 qui s'accordent sur un endroit *quelconque* à établir, une paroisse catholique est fondée.

Si quelqu'un de mes lecteurs vient me dire que cet orateur demande une chose qui, dans la pratique, est impossible, je lui répondrai que s'il veut mettre autant d'ardeur à sauver nos jeunes gens de la ruine qu'il en met pour assurer l'élection de son *candidat*, il pourra fonder une paroisse *tout fin seul*. Fondons des paroisses catholiques et nous aurons des députés catholiques.

Demandons à Dieu d'être éclairés; si l'on priait plus dans le monde, il y aurait plus de *vrai* patriotisme. C'est parce que Nos Seigneurs les Evêques prient plus que nous qu'ils voient plus haut et plus loin que nous.

Rappelons-nous que la société est composée de deux classes d'hommes: ceux qui pensent et agissent et ceux qui agissent d'après la pensée des autres.

Quelle responsabilité pèse sur ceux qui ont l'influence de l'intelligence, de l'éducation, des richesses, des positions sociales: la patrie silencieuse les regarde.

La Leçon des Recensements.

De 1891 à 1901, la Province de Québec a augmenté sa population de 132,000 environ; elle aurait dû l'accroître de 220,000 par le seul fait de l'augmentation naturelle. Elle a donc perdu 88,000

de ses enfants, c'est-à-dire, près de 9,000 par année. Où sont-ils ? Ils sont presque tous perdus à la cause de la prépondérance française en Canada. Si cependant il y avait union, l'Ouest Canadien dans 50 ans — temps bien court pour une nation — aurait à présenter à la Province de Québec une fille forte et robuste digne de sa mère.

La Province de l'Ontario a perdu, en 10 ans, environ 200,000 de ses enfants, mais elle en retrouve plus de la moitié, dans les autres provinces, qui sont à continuer l'œuvre de leur mère et à en augmenter le prestige . . . pas le diminuer.

DING ! DANG !

—Sa Grandeur Mgr l'Archevêque est parti pour voyage dans la Province de Québec où il doit assister à la réunion de Nos Seigneurs les Archevêques à Ottawa. Sa Grandeur est accompagnée du Rév. M. Joseph A. Trudel, directeur des CLOCHES DE SAINT-BONIFACE.

* * *

—Le 22 septembre, les RR. PP. Guérin, O.M.I., et Auffray, O.M.I., étaient de passage à l'archevêché, en destination pour Prince Albert. Le R. P. Auffray était missionnaire dans le Natal, au commencement des hostilités de la guerre anglo-africaine

* * *

Le R. P. Planet, O.M.I., et le R. P. Palmest, O.M.I., sont arrivés de France pour travailler dans le diocèse.

